

Présence américaine dans le roman québécois : hypothèses de travail

Dans *Le royaume de Morphée*¹, le jeune Carl Hausman assiste à un match de baseball et voit une balle disparaître dans un bosquet. Il part à sa recherche et pénètre dans une grotte où se révèle à lui un univers féérique, amorçant un parcours qui lui fera redécouvrir de nombreux mythes littéraires de la culture occidentale. L'ombre de Dante passe ici en silence.

Comment interpréter ce passage obligé par le baseball (qui du reste ne dure que quelques pages)? *Le royaume de Morphée*, écrit par un New-Yorkais, ne répond manifestement pas aux canons habituels du roman américain, dont on ne retrouve pas ici les thèmes les plus galvaudés. Télescopage artificiel qui ne vise qu'à entretenir la confusion? Volonté arbitraire d'entretenir au départ l'illusion référentielle pour mettre davantage en évidence l'effraction du réel par le merveilleux? Peut-être s'agit-il tout simplement (mais, justement, il n'y a peut-être là rien de simple) de marquer ironiquement le lieu d'où l'on parle en inscrivant textuellement l'Amérique dans le texte, son Amérique.

On pourrait imaginer ce roman écrit par un auteur du Sud (Borgès n'est pas loin) mais trois pages sur quatre cent vingt inscrivent « l'américanité » de l'auteur : manifestement, celui-ci a vu le jour aux États-Unis. Toute la mécanique textuelle découle de là : pas de retour aux sources de la modernité pour Steven Milhauser sans le baseball, c'est-à-dire sans les États-Unis et ses références culturelles. Le parcours initiatique que devra affronter le jeune Carl Hausman doit nécessairement prendre sa source à cet endroit.

L'anecdotique permet parfois de poser, sinon de désamorcer, un problème conceptuel de taille. Si la notion « d'américanité » conduit à tant de généralités (et à de nombreuses éruptions cutanées chez les gens qui possèdent un peu de rigueur), c'est parce qu'on ne résume pas en deux coups de cuiller à pot une notion culturelle et littéraire englobant un territoire (et les sociétés qui y vivent) qui s'étend du cap

1. Steven Millhauser, *Le royaume de Morphée*, Paris, Rivages, 1991.

Horn au Groenland, couvrant quarante-deux millions de kilomètres carrés, peuplé de plus de sept cents millions d'habitants parlant de nombreuses langues (officielles et officieuses). On chercherait en vain une définition idoine à un phénomène d'une telle ampleur.

« L'américanité » se manifesterait d'abord comme un symptôme, celui qui permet éventuellement de révéler le lieu d'où l'on parle, de donner sens à l'espace culturel, comme s'il fallait toujours le définir et prouver son existence. Quitte à rappeler des faits qui risquent de passer aux yeux de certains pour des évidences, il faut répéter que « le dénominateur commun des littératures des Amériques, y compris la québécoise, réside dans le fait que, dès leur naissance, elles se nourrissent [...] de la culture européenne² ». Par ailleurs, parler de « la totalité de l'Amérique », c'est considérer dans son ensemble une « terre de conquête et de métissage où l'Europe est venue organiser horizontalement un territoire vertical³ ». Voilà un point de départ qui nous conduit à d'inévitables sources historiques. On a tellement insisté pour dire que l'Amérique vivait sans Histoire⁴ qu'on a réussi à mettre en évidence, presque sans le vouloir, l'importance fondamentale de celle-ci dans la fiction.

Ces considérations ne nous permettent pas pour autant de sortir du domaine des généralités, et pour cause : cette amorce de définition ne peut masquer les immenses lacunes du commentateur par rapport à l'ensemble du corpus. Toute tentative pour affirmer l'existence et le sens d'un concept comme « l'américanité » s'effectue à partir d'une connaissance parcellaire à la fois des littératures concernées mais aussi de l'Histoire, à moins de vouloir être radicalement réducteur.

Catapulté par ailleurs, grâce à certains commentateurs, au rang de mot fétiche du vocabulaire québécois, « américanité » n'a pas suffi à masquer la vacuité du discours de ceux qui n'avaient déjà rien à dire. Un programme comme celui qui consiste à « relever le défi d'écrire et de parler un langage neuf sur un continent neuf⁵ », rend

2. Zila Bernd, « La quête d'identité : une aventure ambiguë », *Voix et images*, n° 34 (dossier « Québec-Amérique latine »), automne 1986, p. 21.
3. Gilles Thérien, « La littérature québécoise, une littérature du Tiers-Monde ? », *ibid.*, p. 14.
4. Il y a quelques années encore, à propos d'un roman de l'Américain Richard Ford (*Une saison ardente*), on citait Salman Rushdie affirmant voir dans ce texte une Amérique privée d'Histoire (Patrick Raynal, « Une Amérique privée d'Histoire », *Le Monde*, vendredi 3 mai 1991, p. 20). Parler d'absence d'Histoire à propos d'un corpus romanesque où elle est depuis plusieurs décennies omniprésente (même si présentée souvent par un biais négatif) confine au cliché et enferme la littérature américaine dans le vieux mythe de la nature qui serait sa seule échappatoire.
5. Claude Beausoleil, *Les livres parlent*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Estacades », 1984, p. 28. Ce livre, comme plusieurs articles et ouvrages mentionnés dans cette introduction, a été retracé grâce à la très précieuse bibliographie de

peut-être compte d'un sympathique enthousiasme et d'une diligente volonté de s'exprimer mais apporte peu à la réflexion et signale moins une appartenance (qui manifesterait un sentiment d'identification au moins relativement commun à ceux qui participent de cette « américanité ») qu'une volonté d'originalité dont on chercherait en vain chez l'auteur cité les tenants et les aboutissants.

En réalité, après en avoir fait un usage compulsif au début de la dernière décennie, on a pris conscience de l'imprécision à laquelle conduisait l'emploi de ce substantif : doute sur la possibilité d'une véritable définition⁶, risque de tomber dans la pure mythification⁷ ou la tautologie, la littérature québécoise devant être considérée d'office comme américaine puisqu'elle s'écrit en Amérique⁸. Peut-être faut-il finalement considérer l'Amérique, à la suite de Réjean Beaudoin, comme un éternel « projet [dont] l'image de son devenir reste l'épreuve incessante de son recommencement⁹ ». Symptomatiquement, le Festival de Théâtre des Amériques, présenté à Montréal et consacré lors de ses deux premières éditions à des pièces novatrices provenant des trois Amériques, s'est ensuite ouvert aux spectacles européens. D'une définition territoriale, le mot « Amérique » est passé au symbolique : mythe de la nouveauté et de la découverte.

Cet « éternel projet » prend pourtant son sens sur un territoire et dans des contextes socioculturels singuliers. L'examen de la notion d'américanité, malgré ses nombreuses omissions et insuffisances, a au moins eu pour effet d'élargir le champ des intérêts littéraires québécois et d'ajouter au traditionnel axe est-ouest un axe nord-sud¹⁰. Les obstacles que doit affronter le chercheur qui tente d'en arriver à une définition totalisante (mais est-elle vraiment nécessaire ?) de ce qu'on nomme confusément « américanité » ne doit pas pour autant restreindre cette approche continentale du phénomène littéraire, au contraire. La lecture comparatiste, dans une perspective continentale, peut permettre de mieux cerner et comprendre l'espace social et

Benoît Melançon. Voir « La littérature québécoise et l'Amérique. Prolégomènes et bibliographie », *Études françaises*, vol. XXVI, n° 2 (numéro intitulé « L'Amérique de la littérature québécoise »), automne 1990, p. 65-108.

6. Lucie Robert, « L'américanité de la dramaturgie québécoise », *ibid.*, p. 62.
7. Bernard André, « La littérature québécoise à Voix et images : créneau ou ghetto ? », *Voix et images*, n° 35 (dossier intitulé « La question des revues »), hiver 1987, p. 309-310.
8. Benoît Melançon, *loc. cit.*, p. 72.
9. Réjean Beaudoin, « Rapport Québec-Amérique », *Possibles*, vol. VIII, n° 4 (numéro intitulé « L'Amérique invouable »), été 1984, p. 46.
10. Bien qu'il faille nuancer : cet axe est-ouest se limite bien souvent à la France et d'abord pour des raisons institutionnelles avant d'être littéraires. Est-il plus souvent question de la littérature britannique ou allemande que mexicaine ou brésilienne dans les revues, magazines et journaux québécois ?

culturel tel qu'il s'exprime dans la littérature, dans la mesure où l'analyse le prend en charge.

Toutes ces littératures [américaines] dont certaines sont à la pointe de ce qui se fait (en roman par exemple) n'ont-elles pas connu des problèmes analogues de colonisation, de post-colonisation, de rapports aux modes et aux codes européens? C'est là tout un programme que nous commençons à peine à entrevoir. Les problèmes d'épistémologie comparatiste doivent être posés dans une perspective québécoise¹¹.

La dernière phrase est essentielle: elle indique la nécessité d'un point d'ancrage sans lequel ce qui précède pourrait conduire à de nouvelles généralités. Il ne s'agit pas de renier « le relais européen », pour reprendre une expression de François Ricard¹², mais d'éventuellement le retrouver en passant par le biais du relais américain.

Les États-Unis lus du Québec

Lecteur depuis plusieurs années à la fois de romans américains (« états-uniens ») et de romans québécois, j'en suis arrivé, par une pente naturelle en quelque sorte, à chercher les traces de la présence américaine dans le roman québécois. Ceci ne va pas de soi *a priori* dans la mesure où l'influence explicite de la littérature américaine a relativement peu d'impact direct sur le corpus québécois contemporain. C'est pourquoi on se contente souvent de considérer les déplacements transcontinentaux (particulièrement importants depuis un peu plus d'une décennie, il est vrai), dans le roman québécois, comme un signe de l'influence américaine, ceci au détriment de l'analyse discursive. Comme tous les clichés, celui qui consiste à situer le roman des Amériques à l'intérieur d'une poétique de l'espace possède un fond de vérité mais conduit assez rapidement à un cul-de-sac¹³. Comme l'écrit Benoît Melançon, « L'Amérique n'est que rarement un texte [dans la littérature québécoise], plus souvent elle est un territoire¹⁴ ». Plusieurs raisons pourtant justifient cette lecture du roman québécois à travers le prisme des États-Unis.

11. Bernard Andrès, *loc. cit.*, p. 310.

12. François Ricard, « Le relais européen », *La littérature contre elle-même*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 187-191.

13. Cela étant dit, il serait intéressant d'analyser les déplacements spatiotemporels dans le roman québécois depuis le XIX^e siècle. Le roman qui suit la Deuxième Guerre, de Pierre Baillargeon à Pierre de Grandpré, favorise les déplacements est-ouest, la France restant la grande référence culturelle. Il est possible que les années 1945-1970 aient été les seules où la France, comme lieu physique, a eu plus d'importance que les États-Unis dans le roman québécois.

14. Benoît Melançon, *loc. cit.*, p. 71.

Depuis toujours, le Québec entretient avec les États-Unis des rapports conflictuels¹⁵ dont le roman peut rendre compte adéquatement en tant qu'espace de tension à l'intérieur duquel se manifeste le discours d'une société. Cette définition tend à se superposer à celle déjà avancée par Claude Duchet :

Ce que je propose d'appeler *discours social* n'est pas propre au roman mais se manifeste dans le roman d'une manière spécifique dans la mesure où celui-ci, fonctionnant comme une société, reproduit dans son texte un ensemble de voix brouillées, anonymes, une sorte de fond sonore — ce que M. Foucault nomme l'arrière-fable — où se mêlent les clichés, les fameuses idées reçues, les stéréotypes socio-culturels, les idiolectes caractérisants, les traces d'un savoir institutionnalisé ou ritualisé, des noyaux ou fragments d'idéologies plus ou moins structurés, plus ou moins subsumés par une idéologie dominante, plus ou moins actualisés par des références, inscrits dans des lieux comme dans des personnages, voire montés en scènes ou éléments de scènes¹⁶.

Autrement dit, le roman fait surgir des « lignes de force, celles-là mêmes que les pressions de l'actualité ne permettent pas de distinguer¹⁷ ». L'objectif de ce livre n'est pas de discuter du rôle ou de la place particulière que prend ou devrait prendre le discours littéraire parmi l'ensemble des discours sociaux. Il est clair cependant que son intérêt dans le contexte de ce travail ne repose pas sur une position singulière, à l'écart du monde, et qui lui serait propre de manière très spécifique — on retrouve là le vieux mythe du génie romantique installé sur son rocher, le vent dans la figure, attendant l'inspiration divine qui lui permettra d'écrire au cours de la nuit quatre cents sonnets brûlants d'amour d'une « totale originalité », représentatif de sa « pure et complète singularité ». Il traîne encore aujourd'hui des miasmes de cette vision de la littérature, et pas seulement chez des adolescents qui ont mal lu *Beaudelaire*. Le fait qu'un texte de fiction possède un grand degré de complexité (de la même manière qu'il existe des degrés de complexité variables dans tous les champs du

15. Voir sur ce sujet, de Guildo Rousseau, *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, Sherbrooke, Naaman, 1981. Pour analyser les tensions entre le Québec et les États-Unis dans le roman québécois plus récent, plus précisément la période qui va de 1945 à 1970, on pourra lire mon texte intitulé « L'autre ville américaine », dans Collectif, *Montréal imaginaire*, Montréal, Fides, 1992, p. 279-322. On en trouvera un extrait, sous une forme légèrement différente, dans un article intitulé « Montréal et les États-Unis : idéologie et interdiscursivité chez Jean Basile et Réjean Ducharme », *Voix et images*, n° 48, printemps 1991, p. 503-513.

16. Claude Duchet, « Discours social et texte italique dans *Madame Bovary* », *Lettres modernes*, n° 32 (numéro intitulé « Langages de Flaubert »), 1976, p. 145. À moins de précision contraire, l'italique, dans les citations, est de moi.

17. Gilles Marcotte, *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 10.

savoir), ne l'exclut en aucune façon du discours social. Au contraire, il faut répéter, à la suite de Marc Angenot, que

[l]a littérature ne s'oppose pas aux multiples activités du discours qui se divisent le travail dans la topographie culturelle, en ce que, dans son coin ou en sa « tour d'ivoire », elle se livrerait au vain et gratuit labeur de déconstruire du sens et serait glorieusement privée, seule, de finalité pratique et de télos. La littérature n'est justement pas seule dans un coin, ni « hors du siècle », qu'il s'agisse de roman réaliste ou moderniste, ou de poésie cubiste ou surréaliste [...] ¹⁸.

Dans cette perspective, il ne s'agit pas ici de comparer des œuvres entre elles mais plutôt de voir comment l'imaginaire romanesque au Québec révèle la présence américaine et les orientations sociales, les positions idéologiques ou les contradictions qu'elle provoque. L'épistémologie comparatiste proposée dans ce livre vise à montrer comment, dans le roman, l'image du Québec prend forme en se situant dans la mouvance culturelle américaine et en résistant à celle-ci, en refusant de se laisser absorber. Lié aux États-Unis politiquement, économiquement, socio-culturellement, le Québec n'a jamais pu faire abstraction du discours américain. « Ce n'est pas sous le mode du projet mais bien sous celui plus subtil et silencieux de l'espace, de l'environnement urbain et de la quotidienneté, que l'américanité est vécue dans la culture québécoise ¹⁹. » Que l'on considère cet « envahissement » comme une contrainte épouvantable ou comme une chance inestimable, son analyse sur le plan littéraire n'en apparaît pas moins nécessaire.

L'image projetée des États-Unis au Québec provient souvent de France: des essais comme ceux de Jean Baudrillard ²⁰ et celui de Léo Sauvage ²¹ naviguent entre naïveté et sentiment d'étrangeté et on ne saurait vraiment s'y reconnaître. Les traductions de romans américains en France laissent parfois un arrière-goût désagréable. Il serait d'ailleurs intéressant d'analyser un corpus de traduction dans l'optique où Annie Brisset a étudié celui du théâtre au Québec ²² et de voir comment les textes ont parfois été « francisés » pour les besoins du

18. Marc Angenot, « Que peut la littérature? Sociocritique littéraire et critique du discours social », Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars (dir.), *La politique du texte*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, p. 17.
19. Raymond Montpetit, « Culture et milieu de vie: l'espace urbain à Montréal », *Écrits du Canada français*, n° 58 (numéro intitulé « Québec/USA »), 1986, p. 132.
20. Jean Baudrillard, *Amérique*, Paris, Grasset, 1986; de nombreux fragments de *Cool Memories I*, Paris, Galilée, 1987 et de *Cool Memories II*, Paris, Galilée, 1990.
21. Léo Sauvage, *Les Américains*, Paris, Mazarine, 1983.
22. Annie Brisset, *Sociocritique de la traduction*, Montréal, Le Préambule, 1990. Elle montre comment, très souvent, la traduction québécoise a « récupéré » le texte étranger, soit sur le plan institutionnel, soit en l'adaptant pour en faire une version « nationale ».

public hexagonal ²³. Il serait vain et mesquin, ceci dit, de critiquer ce que les Français disent parfois des États-Unis. Leurs critères ne sont pas nécessairement les nôtres et leur point de vue n'a pas à être jugé à l'aune du Québec. Mais c'est une raison supplémentaire pour chercher à articuler un discours cohérent sur les États-Unis plutôt que de s'irriter de ce qui vient d'ailleurs.

Dans « Le relais européen », François Ricard, évoquant à la fois l'importance de l'Europe et des États-Unis pour le Québec (« Quoi qu'il en soit, ces deux relais existent, je les utilise l'un et l'autre et il serait vain de vouloir éliminer celui-ci en faveur de celui-là, vain et dangereux ²⁴ ») privilégie la première: « aller plutôt du côté de l'Europe et du relais français, c'est véritablement agir, c'est-à-dire tenter de résister à une détermination et travailler à l'instauration d'un état de choses qui n'aille pas nécessairement de soi ²⁵ », alors qu'aller du côté du relais américain ne consiste qu'à entériner ce qui se trouve déjà là:

Le contexte socio-culturel où je vis, de même que le contexte économique, n'est pas seulement influencé par les USA, littéralement il leur appartient, il est structuré et déterminé par eux dans presque toutes ses dimensions, mais surtout dans certaines des plus fondamentales, comme la culture de masse et les communications. Il y a une sorte de loi de pesanteur qui joue ici en faveur des USA, si bien que la moindre inertie, le moindre relâchement de ma part augmente automatiquement mon insertion dans le réseau américain ²⁶.

François Ricard n'a pas tort évidemment et son insistance sur le rôle des communications, notamment, doit être soulignée. Il suffit de s'intéresser aux médias, de lire les journaux, pour constater à quel point le « mythe américain » inspire à certains, encore aujourd'hui, les poncifs les plus éculés. Telle *columnist*, profitant de sa tribune, après avoir multiplié les clichés sur la France à la suite de vacances qu'elle n'a pas appréciées, s'exclame, extatique, sur le bonheur ressenti en retrouvant « les champs nus et désolés de Mirabel », « le

23. La préface célèbre de Valéry Larbaud à *Tandis que j'agonise* de Faulkner est de ce point de vue éclairante. L'écrivain félicite le traducteur Maurice Edgar Coindreau qui « a fait sagement en ne cherchant pas à rendre les caractéristiques du patois que parlent les personnages de *Tandis que j'agonise*. Ce patois peut être curieux pour le lecteur de langue anglaise [...] mais ce n'est guère qu'un anglais dégradé, entaché de négligence et de mauvaises habitudes, qui nous a paru plus difficile que savoureux, bien qu'il reflète les conditions d'existence de ceux qui le parlent et soit bien dans l'atmosphère du livre. » (William Faulkner, *Tandis que j'agonise*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973, p. 11) La « pureté de la langue » justifie qu'on fasse dire au texte ce qu'on a envie qu'il dise. Les intentions de l'auteur pèsent peu, même quand il se nomme William Faulkner.

24. François Ricard, « Le relais européen », *loc. cit.*, p. 188.

25. *Ibid.*, p. 189.

26. *Ibid.*, p. 188.

silence blanc, cette immensité à meubler», « ce sentiment que tout est possible ». « Ici en Amérique du Nord, dans notre confort et notre indifférence, un être humain normalement constitué a le droit de respirer²⁷. » Après cela, il devient très difficile de rire de ce que les Français peuvent écrire sur les États-Unis... Le mythe, dans toute sa splendeur, est accepté d'emblée, sans esprit critique et avec une absence totale de lucidité. Il serait illusoire d'imaginer cet exemple — spectaculaire à cause de la position occupée par l'auteur de l'article dans un quotidien qui a un large public — comme un cas isolé. La « loi de la pesanteur » dont parle François Ricard nécessite effectivement une vigilance constante.

On pourrait néanmoins renverser la perspective pour conclure autrement : parce que la présence américaine ne repose pas sur des spéculations mais au contraire sur des situations on ne peut plus concrètes, il s'avère d'autant plus important de chercher à débusquer les idéologèmes qui se rattachent à la présence des États-Unis dans le champ socioculturel, de voir comment on y résiste ou comment on s'y soumet. Le passé français, plus lointain, a aujourd'hui des déterminations plus « abstraites », écrit François Ricard, essentiellement linguistiques. Or, étudier le roman québécois dans une perspective culturelle axée sur l'influence américaine évite de réduire encore une fois la question de la spécificité culturelle à la langue. Cependant, face à un voisin aussi étouffant, ayant une personnalité aussi forte, le roman québécois contemporain peut-il inventer sa propre Amérique ? Voilà, selon moi, une des questions essentielles à poser aujourd'hui à propos de la littérature québécoise.

L'idéologie de la communication : hypothèse de travail

L'Histoire a servi de point de départ à Guido Rousseau pour son livre sur *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise*. L'ajout des dates (1775-1930) indique l'évolution chronologique privilégiée dans cet ouvrage. Mais à cette perspective linéaire où l'Histoire est retracée de manière événementielle grâce à un réseau de thèmes, on en substituera une autre ici pour un ensemble de textes publiés essentiellement à l'époque contemporaine. Cette nouvelle lecture d'une partie du corpus romanesque québécois, dans un axe américain, privilégiera ce qu'on a nommé « l'idéologie de la communication ».

L'histoire contemporaine n'est pas seulement celle qui prend en vue les années qui nous sont chronologiquement les plus proches ; plus rigoureusement, elle est l'histoire de cette époque où, par le biais de l'utilisation de nouveaux moyens de communication [la télévision

27. Nathalie Petrowski, « Paris, France », *La Presse*, 2 mars 1993, p. A5.

en particulier), tout tend à s'écraser sur le plan de la contemporanéité et de la simultanéité, produisant ainsi une dés-historicisation de l'expérience²⁸.

Ce risque d'un aplatissement de la dimension historique se situe dans le cadre d'une société dominée par l'idéologie de la communication, « discours explicite et cohérent centré sur le thème de la communication [...] apparu au milieu du siècle [...], véritable *alternative* aux idéologies politiques perçues à l'époque dans ces milieux comme ayant fait faillite dans la gestion des affaires humaines²⁹ ».

Si celle-ci couvre maintenant l'Occident, elle a néanmoins pris naissance en Amérique du Nord, dans une société « sans mémoire ». Dans ce contexte, la communication serait apparue comme « le recours d'une collectivité pauvre en symboles historiques³⁰ ». Dans *The Madonna of the Future*, Henry James faisait dire à son narrateur, un jeune artiste, que l'Amérique est un pays sans archives ni mémoire où le « terreau culturel » n'est pas un humus ancien, mais rien qu'une mince strate superficielle, pauvre et stérile³¹. Nombreux sont les discours, à partir du XIX^e siècle, qui reprendront cet argument, que ce soit pour regretter la situation ou s'en féliciter.

Cette vision non linéaire, circulaire, de l'Histoire qu'évoque Vattimo conduit également à une fragmentation de l'espace et des discours, ainsi qu'à un télescopage de l'expérience empirique du réel et du langage des mass media. La « guerre du faux », pour reprendre l'expression d'Umberto Eco, devient un spectacle permanent. Cela conduit Gianni Vattimo à affirmer que le monde actuel correspond à « une réalité "allégée" car moins nettement divisée entre le vrai et la fiction, l'information ou l'image : monde de la médiatisation totale où nous nous situons déjà pour une bonne part³² ».

À l'ère des médias électroniques, alors que le mot « cybernétique » fait maintenant partie du vocabulaire courant, la réalité se cache sous les masques d'une information qui se fait de plus en plus confuse, ambiguë, quand elle n'est pas carrément mensongère. Nous ne sommes plus dans le village global de Marshall McLuhan, mais bien dans le « Global Shopping Center³³ » où la connaissance

28. Gianni Vattimo, *La fin de la modernité*, Paris, Seuil, 1987, p. 16.

29. Philippe Breton et Serge Proulx, *L'explosion de la communication*, Paris/Montreal, La Découverte/Boréal, 1989, p. 11-12.

30. Lucien Sfez, cité dans *ibid.*, p. 215.

31. Cité par Pierre-Yves Pétilion, *La grand-route*, Paris, Seuil, coll. « Fiction et Cie », 1979, p. 130. Ouvrage essentiel à lire sur cette question.

32. Gianni Vattimo, *op. cit.*, p. 185.

33. L'expression est du sociologue Todd Giltin dans « Hip-deep in Post-Modernism », *The New York Times Book Review*, 6 novembre 1988, p. 35. On pourra aussi lire, du même auteur, une critique de la société « postmoderne » à travers l'utilisation

s'accumule pêle-mêle comme dans un gigantesque bazar, fatras de discours dans lequel chacun prend ce qu'il veut puisqu'on « peut considérer le monde comme une myriade de messages à toutes fins utiles³⁴ ».

Une tendance importante du roman américain contemporain rend compte de cette nouvelle réalité sociale³⁵. L'écrivain peut exprimer cet éclatement du réel à travers la dispersion des discours en privilégiant une position critique, mais l'effet de séduction des mass media le place aussi à la lisière de la fascination. Si l'on cherche à reproduire la « culture en mosaïque » de l'individu moderne, il ne va pas de soi pour autant qu'on puisse rendre compte facilement du débordement de sens propre à la réalité complexe du discours social actuel, qui renvoie — notamment par le biais du discours technologique — à des contextes de décodage plus larges que celui qui mettrait directement en relation un émetteur et un récepteur. Gerald Graff n'a pas tort, dans *Literature Against Itself*, d'affirmer que c'est justement le jeu du capitalisme moderne de « détruire tous vestiges de la tradition, toute idéologie orthodoxe, toutes formes continues et stables du réel afin de stimuler des niveaux plus élevés de consommation³⁶ ». Bien que les positions de l'essayiste américain dans ce livre soient à mon avis fortement à nuancer, elles ont au moins le mérite de faire contrepoids à une certaine béatitude « postmoderne » qui s'exprime en particulier dans les milieux littéraire et intellectuel nord-américains.

À une époque où il semble acquis, à la suite des discours scientifiques des dernières décennies³⁷, qu'il n'existe pas de réalité absolue mais seulement des conceptions subjectives et parfois contradictoires de la réalité (ou, pour citer Nietzsche, qu'il n'y a pas de faits, rien que des interprétations), rendre compte de la réalité sociale ne va pas de soi puisque la constellation des informations provoque une consternation : l'impossibilité de contextualiser et de poser un regard englobant sur un phénomène. Et le danger réside dans l'illusoire impression, très répandue, que la multiplicité des canaux de communication suffit en soi pour garantir une meilleure information. La quantité serait garante de la « vérité » de l'information, alors qu'en réalité l'entropie de la communication dans le monde contemporain tend à produire l'effet inverse.

aux États-Unis du médium télévisuel dans *Inside Prime Time*, New York, Pantheon, 1989.

34. Norbert Wiener, cité par Paul Watzlawick, *La réalité de la réalité*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1978, p. 13.

35. Pour plus de détails sur ce sujet, on consultera l'ouvrage de Marc Chénétier, *Au-delà du soupçon. La nouvelle fiction américaine de 1960 à nos jours*, Paris, Seuil, 1989, 453 p.

36. Cité dans *ibid.*, p. 77.

37. Lire notamment l'ouvrage fondamental d'Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La nouvelle alliance*, Paris, Seuil, 1979.

Pour garder une position critique dans ce contexte social, il ne suffit pas d'utiliser le concept de dispersion dans le roman mais il faut aussi penser celui-ci. L'hétérogénéité du discours romanesque ne peut avoir de sens que s'il incite à la réflexion sur le mouvement actuel de décomposition et de recomposition autour des techniques de communication et de leur usage.

Si assez peu d'écrivains québécois portent autant d'intérêt à ces questions que des romanciers comme Coover, Pynchon, Barth, McElroy ou Gaddis, pour prendre quelques exemples parmi les plus importants de ces dernières décennies, il reste qu'ils écrivent dans un contexte social fortement similaire. L'univers américain est un univers médiatique.

Raz-de-marée provenant des États-Unis, l'idéologie de la communication vient frapper de plein fouet le sujet québécois en quête d'identité. Vu dans cette perspective, le rapport schizoïde au monde américain qui marque le roman québécois depuis toujours (fascination/répulsion, identification/rejet) aurait subi un glissement et concernerait plus spécifiquement aujourd'hui l'univers des communications. Celui-ci développerait le champ de la conscience au point qu'il ne serait plus possible de penser en dehors de cette problématique, selon Baudrillard³⁸, ce qui semble se confirmer dans le roman québécois, comme les prochains chapitres tenteront de le démontrer.

En réalité, ce que je nomme ici la « problématique communicationnelle » est d'autant plus complexe qu'elle s'est peu à peu transformée en métaphore sociale, permettant des interprétations multiples. Philippe Breton³⁹ signale trois grandes étapes marquant l'extension de cette nouvelle notion de communication : d'abord, entre 1942 et 1947-1948, des universitaires se rassemblent autour de ce qu'il est convenu d'appeler la cybernétique, dont l'objectif est de se constituer en champ interdisciplinaire (à partir de domaines aussi variés que la cardiologie, la neurophysiologie, l'électronique, les mathématiques ou l'anthropologie); ensuite, à partir de 1947-1948, Norbert Wiener tente d'étendre la portée de cette notion au domaine de l'analyse puis de l'action politique et sociale; enfin, son succès doit être mis en rapport direct avec l'évolution de la société occidentale à partir des années cinquante. Mais c'est aussi et peut-être surtout comme métaphore que la cybernétique a marqué la société occidentale.

Cette métaphore repose sur le principe selon lequel tous les phénomènes du monde visible peuvent se comprendre en termes de relations, d'échange et de circulation d'information. Ce qui compte

38. Cité par Philippe Breton et Serge Proulx, *op. cit.*, p. 240.

39. Philippe Breton, *L'utopie de la communication*, Paris, La Découverte, 1992.

au premier chef, ce sont les relations qu'entretiennent les phénomènes entre eux davantage que ce qu'ils contiendraient.

Les relations qui existent entre les phénomènes y sont en effet considérées non pas comme un aspect parmi d'autres mais comme étant intégralement constitutives du mode d'existence des phénomènes eux-mêmes. On voit ainsi se développer une proposition épistémologiquement très forte qui pourrait s'énoncer ainsi: le réel peut tout entier s'interpréter en termes d'information et de communication⁴⁰.

Dans ce contexte, le mot a acquis aujourd'hui une valeur polysémique qui déborde amplement le champ scientifique tout en y retrouvant, dans bien des circonstances, son point d'ancrage. De *La fin de la modernité* envisagée par Gianni Vattimo à la *Théorie de l'agir communicationnel* de Jürgen Habermas, du phénomène de l'auto-organisation chez Henri Atlan à *L'écologie de l'esprit* de Bateson, de la *Critique de la communication* de Lucien Sfez à l'analyse sociale des médias et du rôle de l'image chez George Gerbner, Stuart Hall ou Paul Virilio, l'idée même de communication, qu'on la critique ou la défende, occupe une place centrale non seulement dans la réflexion théorique⁴¹, mais aussi dans le discours social en général. Par un biais peut-être inattendu, on retrouve d'ailleurs là une critique courante du sujet américain dans l'imaginaire québécois. Voir par exemple Pierre Vadeboncoeur, se déchaînant sur la culture américaine à partir de trois maigres exemples ponctuels: « L'Américain a effectué un transfert complet et il a fixé à jamais son nouveau pôle, l'extérieur. Voilà en effet cet homme entièrement extériorisé⁴². »

De la même façon qu'à une certaine époque les parasciences côtoyaient les sciences, de la même manière que Newton a pu être physicien tout en s'intéressant à l'alchimie et Kepler faire à la fois de l'astronomie et de l'astrologie, aujourd'hui la communication se transforme en mot fétiche du « Nouvel Âge ». Les adeptes de l'astrologie médicale, les kinerlogues, reikistes et autres réflexologues — qui présentent tous leur travail comme reposant sur un « savoir scientifique » — se déclarent d'abord et avant tout des adeptes de la communication.

40. *Ibid.*, p. 21.

41. À ces titres, on peut ajouter ceux d'auteurs intéressés à la théorie de la communication d'un point de vue littéraire. Je pense par exemple au livre de William Paulson, *The Noise of Culture. Literary Texts in a World of Information*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1988, et à celui de David Porush, *The Soft Machine. Cybernetic Fiction*, New York/London, Methuen, 1985.

42. Pierre Vadeboncoeur, *Trois essais sur l'insignifiance*, Montréal, l'Hexagone, 1983, p. 120. Cité par Pierre Nepveu, « Le poème québécois de l'Amérique », *Études françaises*, op. cit., p. 13. Pierre Nepveu développe cette question aux pages 13 et 14, sans toucher à l'argument communicationnel cependant.

On pourrait lier encore une fois ce « débordement » de l'idée de communication au développement de la société américaine, en l'articulant à la « thèse de la frontière » (*The Frontier in American History*) de l'historien F.J. Turner qui postule que

l'idée qu'un pays n'avec le besoin de repousser ses frontières vers l'ouest a dû continuellement trouver de nouvelles frontières depuis qu'il a atteint le Pacifique. [Cette idée] est depuis longtemps utile pour regarder l'histoire américaine. La conquête de l'espace n'est qu'un des sujets éclairés par cette thèse. Dans les deux dernières décennies, beaucoup d'Américains se sont tournés à l'intérieur d'eux-mêmes à la recherche de cette nouvelle frontière. On peut en trouver une preuve dans l'influence immense de la psychiatrie et de la psychothérapie, ainsi que dans l'énorme littérature sur le perfectionnement de soi⁴³.

La multiplication énorme de cette volonté de « perfectionnement de soi », de cette dérive vers le « Nouvel Âge », prouverait par la négative (et par l'absurde) le vide intérieur des Américains, ceux-ci se tournant, à défaut d'autre chose, vers les gourous et les charlatans.

On pourrait dire que la « société de communication », proposant une représentation universelle de l'Homme comme l'humanité n'en a jamais connue, développant l'idée d'une parfaite égalité des êtres parce qu'ils sont tous, d'abord et avant tout, des êtres « communicants », a rapidement été victime de son propre succès. La métaphore communicationnelle défendue par Wiener est née de positions politiques et sociales claires mais non dénuées de naïveté — en gros permettre à chacun, après les horreurs, la propagande et les silences de la Deuxième Guerre, d'être légitimement informé, de défendre ses droits à l'égalité. La transparence de l'information devait conduire à l'aplanissement des problèmes. Cette volonté politique a peut-être conduit, assez perversément, à son exact envers dans moult situations. C'est le sens des questions avancées par Philippe Breton dans l'introduction de son livre et qui, dans le contexte sociopolitique actuel, apparaissent capitales.

Par son apologie systématique du consensus, la nouvelle utopie postule un progrès sans exclusion. Mais ses tentatives d'application semblent générer précisément l'inverse. L'encouragement de la fin du politique et l'apologie d'une société rationnelle et sans conflit ne laissent-ils pas le champ libre aux idéologies d'exclusion? L'extension à l'infini de l'espace de l'argumentable, qui rend tout relatif, ne rend-elle pas certaines valeurs très attractives pour ceux qui ont besoin à tout prix de points de repère simples? La renaissance de l'extrême droite n'est-elle pas le prix, coûteux, des croyances dans

43. Salman Rushdie, « In God We Trust », *Patries imaginaires*, Paris, Christian Bourgois, 1993, p. 415.

les vertus du consensus et dans l'intelligence de la machine? Née d'une lutte contre la barbarie, l'utopie de la communication ne nous y ramène-t-elle pas, à son corps défendant⁴⁴?

La pertinence de ces questions s'avère encore plus évidente quand on prend des cas concrets. Qu'on songe par exemple à l'étrange glissement sémantique qui s'est opéré dernièrement au Québec autour du mot « délation ». Certains individus (politiciens en tête), dont le discours a été largement médiatisé, ont considéré le geste du délateur comme la démonstration de la responsabilité sociale du citoyen. Ce mot, que les dictionnaires définissent comme une « dénonciation de caractère méprisable », devient, dans notre auguste société démocratique, l'emblème de l'honnêteté de tout bon citoyen. Voilà de quoi faire se retourner Norbert Wiener dans sa tombe: les médias québécois laissant la parole à des politiciens démocratiquement élus et qui affirment, d'un air à la fois angélique et convaincu, que la délation est la plus belle preuve de la transparence de l'information dans notre monde moderne et civilisé. La « guerre du faux » exhibe un monde de plus en plus obscène.

Ces questions que soulèvent les propos de Philippe Breton, il ne sera pas possible de les traiter de manière détaillée dans ce livre. Elles indiquent cependant, en regard de ce qui précède, l'importance de l'étude dans le roman contemporain de ce qu'on pourrait nommer, en utilisant le terme proposé par Claude Duchet, le *sociogramme* de la communication⁴⁵. Le substantif « communication » apparaît comme un mot conflictuel, dont le sens varie infiniment selon l'énonciateur et qui n'apparaît jamais comme une totalité. N'apparaissent que des bribes, des fragments. « La fiction joue sur des traces non sur des assemblages stabilisés⁴⁶. » Le sens à donner à la communication varie dans le contexte socioculturel nord-américain, marqué par la vitesse (des médias, des images) et par la prolifération des échanges (interpersonnels, de personnes à machines et vice-versa). C'est à partir et à travers ce concept de communication, si important dans la culture américaine depuis la fin de la Deuxième Guerre⁴⁷, que la lec-

44. Philippe Breton, *op. cit.*, p. 8.

45. Pour avoir davantage de détails sur le concept de sociogramme, on consultera l'article de Régine Robin intitulé « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social », *Discours social / Social Discourse*, vol. V, n^{os} 1-2, hiver-printemps 1993, en particulier les pages 13 à 20. La définition de Claude Duchet se ramène à ceci: « Ensemble flou, instable, conflictuel de représentations partielles centrées autour d'un noyau en interaction les unes avec les autres ».

46. *Ibid.*, p. 14.

47. Il va de soi que l'importance des communications aujourd'hui ne concerne pas que les États-Unis ou l'Amérique du Nord. Mais les théories des communications modernes sont nées aux États-Unis et y ont, encore aujourd'hui, plus de poids qu'ailleurs. « Quoi qu'il en soit, la base de la puissance américaine est, pour une

ture des États-Unis dans le roman québécois se fera au cours des prochains chapitres.

Le parcours proposé dans ce livre n'est donc pas à proprement parler historique. Il ne respecte pas une chronologie qui permettrait de voir l'histoire américaine et l'histoire québécoise se réfléchir directement dans les textes. Il ne s'agit pas non plus d'une étude comparative, en ce sens que l'objectif n'est pas de confronter systématiquement des écrivains québécois à des écrivains américains en cherchant à faire ressortir des influences manifestes. Il s'agit plutôt de proposer des lectures (l'utilisation du pluriel doit ici être soulignée) de différents romans québécois en tenant compte de deux facteurs: la présence, flagrante ou implicite, des États-Unis dans les textes, sur les plans idéologique, intertextuel, interdiscursif; le rôle joué par la communication et ses différentes manifestations, compte tenu du fait que cette « idéologie » ou cette « utopie » est née aux États-Unis, y trouve encore ses principaux points d'ancrage — bien qu'elle déborde en fait bien au-delà de ses frontières —, et modèle encore fortement la société américaine avec laquelle nous nous trouvons en relation constante. C'est un des sens qu'on peut donner à la proposition de Jean Larose qui distingue les États-Unis de l'Amérique, parlant d'une « Amérique mondiale »:

L'Amérique exporte [...], avec ses missionnaires et ses cultes, l'hédonisme infantile de ses masses, précisément sous forme d'images, bandes dessinées, films aux techniques « riches » et à la langue pauvre, *cartoons*, *video games* et autres « effets spéciaux ». Et plus l'Amérique mondiale (car « l'Amérique » émane aujourd'hui de plusieurs pays et « américanise » les U.S.A. eux-mêmes) s'éloigne du langage articulé, se prenant à la magie des images, moins il peut y avoir de l'autre pour elle, il n'y a plus que du même partout⁴⁸.

À travers l'idéologie de la communication, la science et la technique (dans ce monde régi par des écrans cathodiques, les télécommunications, des médias de toutes sortes) permettent une augmentation de l'information de plusieurs façons: type, quantité, qualité. Comment ces discours hétérogènes (publicitaires, informatiques, journalistiques, télévisuels, politiques, etc.), sont-ils perçus, récupérés,

très grande partie, sa domination du marché mondial des communications. Quarante-vingts pour cent des mots et des images qui circulent dans le monde proviennent des États-Unis », affirme en 1990 le politologue Zbigniew Brzezinski, ancien conseiller de Jimmy Carter en matière de sécurité nationale (cité par Armand Mattelart, *La communication-monde. Histoire des idées et des stratégies*, Paris, La Découverte, 1991, p. 173). C'est dans ce contexte, et compte tenu de la position géographique et culturelle du Québec à l'égard des États-Unis que la problématique communicationnelle peut se poser de manière intéressante dans le roman québécois.

48. Jean Larose, *La petite noirceur*, Montréal, Boréal, 1987, p. 70.

assimilés par le roman québécois? Au cours des quarante dernières années, comme au cours des décennies précédentes, une partie importante du corpus romanesque québécois s'est inscrite dans l'orbe de la culture américaine. Il ne pouvait en être autrement. Cependant, le développement des théories des communications et l'idéologie qui s'y rapporte stimulent une lecture des textes qui répond moins à une thématique (comme dans l'ouvrage, par ailleurs fort utile, de Guildo Rousseau) qu'à une analyse discursive qui permettrait de voir comment s'exprime la pensée américaine dans un contexte québécois, et comment l'imaginaire romanesque y réagit. C'est pourquoi, à une exception près (*Robert Lozé*, et on verra pourquoi je fais cette exception), je m'intéresse à des romans publiés à l'époque contemporaine, utilisant un corpus qui n'a rien d'exhaustif mais qui me semble représentatif de ce rapport conflictuel avec les États-Unis.

Au fil des chapitres, l'importance de la dimension communicationnelle variera largement. Parfois, lorsqu'il sera question d'ouvrages marqués par la présence de l'informatique, des médias (que ce soit au plan structural ou au plan diégétique), les théories de l'information se manifesteront de manière claire dans l'analyse. Dans d'autres cas, comme on le verra, ce sera moins apparent (même si cette dimension ne sera jamais absente). Il a été question, à la page précédente, de deux facteurs significatifs qui justifiaient la prise en considération des textes. L'un de ceux-ci, au gré des circonstances, pourra avoir davantage d'importance que l'autre. Certains pourront regretter ce qui leur apparaîtra peut-être comme un manque d'homogénéité, mais l'objectif était de demeurer souple, d'offrir des lectures qui ne donneraient pas l'impression d'être nées d'une grille préconstruite (grilles dont la théorie littéraire a suffisamment souffert au cours des dernières décennies).

Bien que ce livre porte spécifiquement sur l'étude d'un corpus romanesque, ses objectifs débordent le cadre littéraire et s'intéressent en fait aux rapports complexes entre roman et culture ainsi qu'à des problèmes d'identité culturelle en se situant dans la perspective de la *nord-américanité* de la production romanesque québécoise.

Il ne s'agit pas de toute l'Amérique mais uniquement de l'une de ses versions, celle qui nous est la plus proche géographiquement et culturellement. Ce n'est pas plus simple pour autant et il faut y accorder beaucoup d'attention.

Robert Lozé, entre le progrès et les États-Unis

It was a time [...] when learning and thought paused. Without music, without poetry, without beauty in their lives or impulses, a whole people, full of native energy and strenght of lives lived in a new land, rushed pell-mell into a new age.

Sherwood Anderson, *Poor White*

Publié au tout début du siècle, en 1903 plus précisément, *Robert Lozé* d'Errol Bouchette se situe au confluent de plusieurs discours dans la société québécoise de l'époque et donne une bonne idée des tensions que pouvait provoquer la présence américaine toute proche. L'intérêt (fort relatif sur le plan littéraire) de ce roman vient aussi du fait qu'il permet de constater la place que la nouvelle société de consommation aux États-Unis, en plein développement (à travers laquelle une archéologie de la communication moderne est possible), commence à occuper. C'est pourquoi, en guise d'ouverture, et avant d'analyser des ouvrages contemporains, j'accorderai un peu d'attention à ce roman à thèse.

Relisons un extrait du texte que le bon abbé Casgrain consacrait en 1866 à la littérature nationale, telle qu'elle devait, selon lui, s'imposer au Canada français :

Si, comme cela est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des divers aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuses comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois; et en même temps elle sera largement découpée,